N° 1
Mai 2018

www.mag-ma.org

MAGAZINE MIXITÉ ALTERITÉ

magma



AMOURS EN TOUS GENRES :

La diversité fait du bien !

© Pauline WILLOT

SOMMAIRE

Edito 3

Réfugiés LGBT : la minorité dans la minorité 4

Didier, fier papa engagé pour la reconnaissance des familles homoparentales 6

LGBT et musulman : difficile de trouver un témoin ! 7

Questions d'orientation sexuelle et de genre ? Et si on écoutait les personnes sourdes ! 8

Activiste LGBTQI+ : Du Burundi à Virton, récit de Jean-Daniel 10

« Dieu nous aime gays ! » 12

La diversité dans les médias, ça ne crève pas l'écran ! 14

Femme, homme, LGBTQI+ … On est tout simplement humain ! 16

Besoin d'appartenance à la communauté LGBTQI+ ? Le parcours de Myriam 18

La nature serait-elle LGBTQI+ ? 20

Activités et outils pédagogiques..... 22

Edito

Pour les droits à la liberté et à l'égalité en matières de genre, d'orientations sexuelles et affectives !

Genre, orientations affectives et sexuelles : les jeunes s'interrogent ! Quels sont les réalités et les droits des personnes prétendues « hors normes » ? Les jeunes journalistes volontaires de Magma sont allés à la rencontre de témoins aux parcours très divers. Ils et elles sont d'origine burundaise ou polonaise, militant, catholique ou encore étudiant. S'ils se reconnaissent dans le sigle « LGBTQI+ », certains sont actifs dans les groupes qui y sont associés, d'autres ne le souhaitent pas. Ces témoins nous parlent du droit à la reconnaissance ou du besoin de passer inaperçu et soulignent les combats à mener pour une société où genres et orientations sexuelles et affectives ne feront plus l'objet de discriminations.

En effet, le droit à la liberté et le droit à l'égalité sont reconnus par les Droits de l'Homme et de nombreuses lois belges condamnent les discriminations sur base du genre ou de l'orientation sexuelle. Et pourtant, il existe encore de nombreux actes ou propos qui blessent, discriminent ou tuent. Alors, sortons d'une vision simpliste des genres et orientations sexuelles ! Protégeons les droits humains en respectant chacune et chacun dans sa diversité et sa complexité !

Les jeunes de Magma s'y engagent ! Et toi ?

Amandine Kech

Coordinatrice et animatrice chez Magma asbl

Réfugiés LGBT : la minorité dans la minorité

Oliviero est engagé depuis plusieurs années dans la défense des droits LGBT à Bruxelles. Dans un contexte national et international de plus en plus préoccupant, où migrations et conflits reviennent quotidiennement sur le devant de la scène, il insiste sur la pertinence d'une perspective croisant racisme et homophobie, ainsi que sur la nécessité de protéger « la minorité dans la minorité ». Depuis les locaux de la RainbowHouse dont il est désormais le porte-parole, il nous parle de sa mission dans une ville comme Bruxelles.



Parcours et expérience en Russie

Né en 1986 à Namur au sein d'une famille très engagée à gauche, Oliviero suit une formation de journalisme à Louvain-la-Neuve avant de se tourner vers le théâtre, qu'il étudie à Bologne en Italie. A la suite de ses études, il part plusieurs mois à Moscou dans le cadre d'un programme citoyen, et est confronté à la censure imposée par l'Etat. Une loi récemment passée lui interdit en effet d'aborder certaines thématiques comme l'alcool, la drogue et la politique, mais également de « faire la promotion de l'homosexualité » en évoquant l'existence de cette réalité[1].

« *A mon arrivée à Moscou et bien que j'aie reçu à plusieurs reprises un avertissement de la directrice de l'Institute of Humanitarian Development dans lequel je travaillais, je ne prenais pas réellement ces consignes au sérieux. Un jour que je me trouvais sur un pont dans le centre ville, j'ai été interrogé par une équipe de télévision française sondant l'opinion des passants quant aux lois récemment passées et réprimant l'homosexualité. C'est en apprenant que dix-huit des dix-neuf personnes interrogées à l'instant sur ce même pont où je me trouvais approuvaient ces lois qu'un déclic s'est opéré dans mon esprit* ».

Protéger la minorité dans la minorité

De retour en Belgique, en juillet 2014 il accepte un poste de chargé de projets sociaux et interculturels à la RainbowHouse, avec l'ambition de se concentrer sur des questions de discriminations homophobes et racistes liées aux migrations internationales. Au sein de cette organisation « chapeau » regroupant de nombreuses associations LGBT[2] bruxelloises, Oliviero collabore à divers projets d'aide aux personnes LGBT en contexte interculturel. La RainbowHouse, dont Oliviero est devenu porte-parole l'année dernière, accueille ainsi par exemple des demandeurs d'asile afin de leur permettre de parler de leurs expériences et leur donner des conseils et des explications concernant la société belge.

« *Etant donné que nombre de demandeurs d'asile viennent de pays qu'on pourrait difficilement qualifier de « gay-friendly », il est important de leur expliquer qu'ici devant un juge ou agent de l'Etat ils peuvent s'exprimer en toute sécurité sur leur orientation sexuelle. La situation est d'autant plus difficile pour eux qu'ils sont souvent victimes de violence de la part de compatriotes jusque dans les centres d'accueil situés en Belgique. C'est la raison pour laquelle la RainbowHouse souhaiterait la création d'un centre d'accueil de réfugiés spécifiquement destiné aux personnes LGBT* ».

Des formations sont également organisées à destination de travailleurs sociaux ou de personnes perturbées par une possible tension entre leur foi religieuse et leur orientation sexuelle. D'autres ateliers encore s'organisent en collaboration avec les forces de l'ordre et ont pour but de permettre à ces dernières de mieux réagir face à des situations impliquant un public LGBT.

« *Dans une ville comme Bruxelles où cohabitent environ cent-quatre-vingt-trois nationalités différentes et où les deux-tiers des habitants ont au moins un parent né à l'étranger, il existe très naturellement énormément de manières différentes de vivre son homosexualité, selon sa culture d'origine. Impossible donc d'aborder des thématiques de genre et de sexualité sous un angle exclusivement « belgo-belge »* ».

La communauté LGBT comme instrument de valorisation

Mais derrière l'image de tolérance affichée par certains pays et groupes politiques se cachent parfois des intérêts moins

honorables. Oliviero déplore ainsi les pratiques de « Pink-washing» visant à instrumentaliser la communauté LGBT pour se mettre en avant par rapport à d'autres pays. On peut assister selon lui au niveau mondial à une dichotomisation croissante entre un premier groupe de pays issus d'Afrique, du Moyen-Orient mais également la Russie, le Brésil etc. condamnant l'homosexualité comme étant une pratique « occidentale », et un deuxième groupe mettant en avant sa tolérance affichée pour discréditer ses adversaires et se poser en démocratie modèle. La communauté LGBT et tout ce qu'elle peut représenter en termes de luttes sociales est à ce moment-là réduite au rang de simple instrument de valorisation et de lutte de pouvoir. Un autre exemple donné par Oliviero est la position pro-LGBT adoptée par une grande partie de l'extrême-droite européenne, historiquement hostile à toute manifestation d'émancipation sexuelle.

« Israël sur ce point-là est un cas d'école. Sous couvert de démonstration de tolérance envers la communauté LGBT, le gouvernement actuel cherche à se faire bien voir tout en disqualifiant les palestiniens en insistant sur le fossé existant entre les deux populations en termes de protection des communautés homosexuelles[3]. *En parallèle à cela des pays comme le Maroc, riches d'une très vieille tradition homosexuelle, durcissent leur attitude sur ce sujet. On assiste de manière générale à une certaine crispation et il est devenu difficile de ne pas se faire instrumentaliser* ».

Une situation internationale préoccupante

De manière générale, on peut se rendre compte que la situation des communautés LGBT demeure très précaire dans de nombreuses régions du monde. En plus de l'exemple déjà cité de la Russie, où la société traditionnelle pousse au durcissement de politiques déjà ambiguës concernant les « sexualités non traditionnelles[4] », on peut également mettre en évidence la situation de nombreux pays d'Afrique sub-saharienne[5] où l'homosexualité est considérée comme un « mal » venu d'Occident et demeure un crime passible de lourdes peines[6].

« L'homosexualité est quelque chose de purement biologique et est également répartie dans toutes les régions du monde. On estime qu'un individu sur vingt naît homo, bi ou trans. C'est quelque chose qui n'évolue pas avec la mode ou les époques, seules la possibilité et la manière de l'exprimer évoluent. En Tchétchénie par exemple on dit que l'homosexualité est occidentale et n'existe pas dans le pays, mais la vérité c'est qu'on tue les homosexuels. Tout ça c'est une construction de l'identité ».

La communauté LGBT en Belgique

De manière générale, nous dit Oliviero, il est plus fréquent pour une personne LGBT de venir vivre dans une grande ville comme Bruxelles que de rester vivre dans une zone rurale. Si on couple ce constat avec le fait que la capitale Belge attire également par-delà les frontières nationales, on comprend que l'aspect « gay-friendly » soit cher à la ville[7].

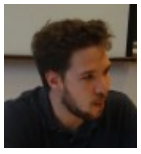
Oliviero se dit également très fier de Bruxelles concernant la mobilisation citoyenne et du monde artistique qui s'est mise en place pour l'accueil des demandeurs d'asile. S'il convient que beaucoup reste à faire en Belgique dans la lutte croisée contre le racisme et l'homophobie, notamment via une meilleure coordination des différents gouvernements, il retient tout de même beaucoup de points positifs :

« De manière générale la communauté LGBT bénéficie d'une attitude bienveillante de la part tant des médias que du monde politique. Je pense également que dans peu de pays on trouve des agents de police assistant à des formations de sensibilisation sur ce thème. Enfin j'ai l'impression que les nouvelles générations ont un esprit plus ouvert et acceptent plus facilement la différence. On ne peut pas dire que les choses évoluent de manière négative en Belgique. Être dans la critique et le pessimisme constant est pour moi quelque chose de contre-productif ».

Et Oliviero de terminer sur l'importance de s'investir aujourd'hui pour les droits LGBT :

« Même si elle va globalement dans le bon sens, l'évolution sur le sujet en Belgique reste lente et on n'est jamais à l'abri d'une régression. S'afficher dans la rue par exemple, simplement via la couleur d'un vêtement, reste « tendu » et beaucoup reste à faire pour changer les esprits ».

Amadeo Bosser
Volontaire chez Magma



Références

[1] Cette loi votée en 2013 interdit en effet la « *propagande pour les relations sexuelles non traditionnelles*» en abordant publiquement des thèmes LGTBQI+ ou en organisant des rassemblements publics sur ces thèmes, sous peine de poursuites pouvant mener à la prison (*Russie: cette loi qui interdit la «propagande homosexuelle»*, article publié le 17 mai 2016 sur www.rfi.fr)
[2] Le sigle LGBT signifie lesbienne, gay, bisexuel, transsexuel
[3] Voir sur ce sujet le site de l'organisation *Pinkwatching Israel* : http://www.nopinkwashing.org.uk/
[4] *Russie: cette loi qui interdit la «propagande homosexuelle»*, article publié le 17 mai 2016 sur www.rfi.fr
[5] "*Homosexualité, politique, religion : l'Afrique, le continent homophobe ?* », dossier publié le 17/02/2014 sur *Jeune Afrique* :www.jeuneafrique.com
[6] "*L'Afrique est-elle homophobe?*» article publié le 11/01/2010 sur *Jeune Afrique*: http://www.jeuneafrique.com
[7] Le site officiel de la ville de Bruxelles en matière de tourisme offre par exemple des circuits axés sur un public LGBT : https://visit.brussels

Didier, fier papa engagé pour la reconnaissance des familles homoparentales



Didier est devenu l'une des figures de l'asbl « Homoparentalités ». Inspiré de son expérience personnelle, il mène chaque jour un combat pour une reconnaissance plus juste des familles homoparentales.

Il est sept heures du matin quand le réveil sonne, annonçant au couple le début d'une nouvelle journée. Les enfants sont déjà debout et commencent à se préparer pour leur journée d'école pendant que leurs parents préparent le petit déjeuner. Après une bonne journée de travail, comme chaque soir, les parents accompagnés de leurs deux enfants se retrouvent autour d'un bon repas. Cette famille, c'est celle de Didier, Éric et leurs deux enfants. La vie de Monsieur et Monsieur tout le monde en somme. Alors pourquoi faire encore une différence avec d'autres familles?

Une implication croissante au sein de l'asbl

En 2006, Didier et Éric envisagent d'agrandir la famille. Outre le désir d'enfant, ces deux papas s'inquiètent de la place de leur famille un peu atypique aux yeux de la société. Ils décident alors de participer aux activités de l'asbl **« Homoparentalités »**.

Au fil du temps et des rencontres, Didier s'investit davantage au sein de l'association pour contribuer, à son échelle, à la reconnaissance des familles homoparentales et, plus largement, à la lutte contre les discriminations. « *Ça entre dans une idée plus vaste d'une société où chacun est ce qu'il est pour son plus grand bien et pour le bien de tous* » explique-t-il. Il s'implique donc au sein de l'ASBL jusqu'à devenir le Président du conseil d'administration. Aujourd'hui, il passe le relais à d'autres tout en restant actif pour un combat qui lui tient à cœur.

Rendre la maison habitable : reconnaître le coparent

Depuis son arrivée au sein de l'association, il a pu observer un bon nombre d'avancées qui permettent aux familles homoparentales de se sentir de plus en plus intégrées au sein de notre société. *« Le plus gros du travail est fait, la structure est présente et maintenant, il s'agit de rendre la maison plus jolie et plus habitable* ». La dernière avancée significative concerne la loi de 2014 relative à l'établissement de la filiation coparente[1] pour les couples lesbiens. Cependant, la double paternité n'est pas encore reconnue de la même façon, ce qui génère un sentiment d'injustice. Cette thématique est importante pour Didier car elle est étroitement liée à la procédure de Gestation Pour Autrui (GPA)[2]. Selon lui, admettre qu'un deuxième papa puisse reconnaître l'enfant avant la naissance implique indirectement une reconnaissance de la GPA. Cette dernière, bien que tolérée en Belgique, n'est pas formellement autorisée.

Didier a pu prendre pleinement conscience des difficultés que cela impliquait puisque c'est de la sorte que son couple est devenu papa à deux reprises. Ne pas reconnaître le coparent revient à priver l'enfant de son parent légal le temps que le couple passe par une autre procédure comme l'adoption intrafamiliale.

« Techniquement, l'école aurait pu me demander de signer une procuration pour que mon mari puisse venir chercher les enfants mais ils ne l'ont jamais fait. Nous n'avons jamais dû nous présenter aux urgences mais si c'était le cas, mon mari n'était pas habilité à prendre des décisions d'ordre médical sur ses propres enfants, par exemple. Nous sommes passés au travers de tout ça car les circonstances étaient favorables. Mais c'est un risque que les familles homoparentales ne devraient pas avoir à subir plus que n'importe quelle autre » explique-t-il.

Ce sont des exemples parmi d'autres qui rendent cette période particulièrement délicate et créent un sentiment d'injustice chez ces papas. Et pourtant, Didier est convaincu que cette pratique, une fois bien encadrée, pourra permettre à chacun de s'y retrouver et de vivre une histoire fantastique comme la sienne. « *La GPA a considérablement enrichi nos familles, tant celle de la mère porteuse que la nôtre* » explique-t-il, en ajoutant qu'encore cette année, ils se sont retrouvés pour fêter Noël ensemble.

Didier suit également de près les problématiques liées aux couples homosexuels/internationaux. Les difficultés administratives liées à ce statut, le couple les connaît pour les avoir vécues. Il souligne qu'en Belgique et aux États-Unis, il y a moins de problèmes de reconnaissance qu'ailleurs. Mais certains couples peuvent traverser bon nombre de difficultés pour faire reconnaître leur enfant comme étant le leur, même en Europe. « *Et ça, ça ne va pas !* » déclare-t-il. « *Comment imaginer qu'une famille ne puisse être reconnue comme telle pour le seul motif d'un passage de frontière ?* »

À côté de cela s'ajoutent encore de nombreux combats sociétaux tels que la nécessité d'adapter les formulaires administratifs, ou les fêtes familiales qui ne correspondent plus à la diversité des modèles familiaux actuels. Mais Didier tient à ajouter que le fait d'être homoparent n'empêche pas de rencontrer des situations très diversifiées au sein même de l'association : « *Oui, on est homoparent mais ça ne veut pas dire qu'on vit de la même façon, qu'on a le même niveau socio-économique, socio-culturel, etc. C'est une société en soi avec des origines différentes, des sexes différents, le vécu de chacun, l'âge qui diffère. Même si c'est un point commun, ce n'est pas suffisant et ça peut donner lieu à des débats assez virulents sur ce qu'il convient de faire.* ». Au fond, il rappelle également que s'engager au sein de l'association lui a permis de faire beaucoup de rencontres qui rendent le travail si passionnant au quotidien.

Un combat pour tous

À travers l'histoire de Didier, il est facile de comprendre comment l'histoire personnelle influence l'implication au sein d'un projet qui nous parle et auquel nous pouvons nous identifier. La lutte contre les discriminations concerne tout le monde au vu de la société de plus en plus diversifiée au sein de laquelle nous évoluons. Actuellement, il n'existe plus de modèle familial unique mais un enfant peut avoir un parent, deux parents qui sont homosexuels ou hétérosexuels, d'origine ethnique différente ou identique. Il peut être élevé par d'autres personnes que ses parents…

Pour son bien-être et celui de sa famille, chacun a l'opportunité de veiller à ce que tous se sentent bien dans leur milieu de vie et de ne pas laisser ce combat uniquement aux personnes qui le vivent. Pourquoi ne pas devenir acteur du changement ? Cela peut commencer par ne pas émettre de jugement sur une situation que nous ne connaissons pas ou peu et de se renseigner sur ce qui nous pose question ou encore, d'aller à la rencontre de ces personnes qui peuvent paraître un peu différentes au premier abord.



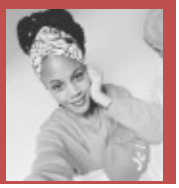
Manon Marchand
Volontaire
chez Magma

LGBT et musulman : difficile de trouver un témoin !

LGBT et plus… Je ne connaissais pas les personnes qui se reconnaissent dans ce sigle. Enfin, pas de la même manière qu'aujourd'hui. Je savais qu'elles existaient et que ce n'était sans doute pas facile pour elles tous les jours mais une fois de plus, pas autant que cela. J'ai pourtant lu à plusieurs reprises que la problématique de leurs droits a été abordée par les Nations Unies par le biais de rapports…

Mais, entre les théories et la pratique, il existe bel et bien deux mondes. Puisqu'aujourd'hui, il semblerait qu'être musulman et faire partie de la communauté LGBT, cela reste difficile d'en témoigner. Cela veut-il dire que ces personnes craignent le rejet, la méfiance et l'incompréhension ?

Au cours de mes recherches, malgré l'accès facile à de nombreuses associations en lien avec cette double identité, aucun témoignage ne m'a été accordé. La revendication de cette identité de manière publique est-elle plus difficile qu'une affirmation de soi dans un cercle plus restreint ?



Gloria Mukolo
Volontaire
chez Magma

Référence:

[1] " Le lien de filiation peut être établi par application de la présomption de comaternité ou par reconnaissance. Le juge peut établir la comaternité lorsque la filiation n'est établie ni sur base de la présomption de comaternité ni par reconnaissance" - https://justice.belgium.be/fr/nouvelles/autres_communiques/news_2014-12-23_2, consulté 20/03/18.

[2] La gestation-pour-autrui est « la pratique par laquelle une femme porte un fœtus ou un enfant, et poursuit la grossesse jusqu'à la naissance de cet enfant avec l'intention de transférer ensuite tous ses droits et devoirs parentaux au(x) parent(s) demandeur(s) » - http://www.actualitesdroitbelge.be/droit-de-la-famille/droit-de-la-famille-abreges-juridiques/la-gestation-pour-autrui/la-gestation-pour-autrui- consulté 20/03/18.

Questions d'orientation sexuelle et de genre ?

Et si on écoutait les personnes sourdes !



Il s'appelle Dylan Thirion. Il est en deuxième année d'études pour devenir éducateur spécialisé en accompagnement psycho-éducatif. Il est sourd. Il porte un implant cochléaire qui lui permet de capter les sons. Depuis novembre, il est secrétaire et responsable média auprès d'une association qui s'appelle LGBTSU. Celle-ci vise la population sourde LGBT : Lesbiennes, Gays, Bisexuels, Trans, Questionnement, Intersexes.

Comment t'identifies-tu dans cette communauté ?

Je suis gay.

Comment ton coming-out s'est-il déroulé ?

Mon coming-out s'est bien passé, même si au départ, j'imaginais le pire. J'ai commencé à en parler à mes amis proches qui sont aussi sourds. Ils m'ont tout de suite soutenu et ils m'ont rassuré en me disant qu'ils seraient toujours là pour moi.

Leur soutien m'a donné la force et l'énergie de le dire d'abord à ma maman, qui l'a très bien accepté. « Tant que tu es heureux, c'est le principal » m'a-t-elle dit... J'ai demandé à ma maman de le dire elle-même à mon père car je n'osais pas le faire . Elle l'a fait et quelques jours après, mon papa est venu me dire la même phrase que ma maman. Elle a aussi informé le reste de ma famille : il est difficile de rassembler tout le monde et de faire son coming-out devant tant de personnes.

Comme tout s'est bien déroulé dans mon entourage proche, j'ai publié une photo sur les réseaux sociaux avec comme description : « Je suis gay. Et alors ? Si c'est un problème pour vous. J'ai la solution : c'est vous le problème ». Suite à ça, je n'ai reçu que des commentaires positifs.

Comment cela a pu influencer ta vie, tes relations sociales ?

Cela a énormément changé ma vie quotidienne. Je ne me cache plus. Comme j'assume davantage mon identité, il est plus facile de discuter de ces thèmes-là. Autre chose importante, on ne me demande plus : *« Alors, tu as une copine ? »* mais on me dit plutôt : *« Alors, tu as un copain ? »*. Là, je me sens mieux et j'aborde sans gêne la discussion avec la personne.

Est-ce important pour toi de faire partie d'un groupe, de connaître dans ton entourage des personnes LGBT ?

Il faut savoir que pour moi, il n'est pas indispensable de faire partie d'un groupe LGBT. J'ai énormément d'ami·e·s qui sont hétérosexuel·le·s qui m'acceptent tel que je suis. J'ai une amie lesbienne. C'est évidemment plus facile de discuter de questions d'orientation sexuelle et d'identité de genre vu qu'elle fait également partie des communautés LGBT. Mais rien ne m'empêche de m'intégrer dans un groupe d'hétérosexuels.

Ta surdité a-t-elle été un frein à ton intégration au sein d'un de ces groupes ?

Je n'ai jamais été confronté à un problème d'intégration jusqu'à présent. La plupart des gens sont souvent impressionnés vu que ce sont deux combats que je mène de front. Ils me posent autant de questions sur le monde des sourds que sur les communautés LGBT.

Est-ce que le fait d'être gay a influencé ton intégration au sein de la communauté sourde ?

Selon moi, la communauté sourde a une intuition très remarquable, du coup, beaucoup de personnes avaient remarqué que j'étais gay bien avant mon coming-out. Lorsque j'ai fait mon coming-out, mes ami·e·s sourd·e·s étaient content·e·s que je m'assume et sois bien dans ma peau. Il faut savoir que la population sourde est plus ouverte face à çà, ils n'ont pas de problème avec ceci.

Récemment, le « LGBTSU » s'est créé. Pourquoi penses-tu qu'il est important de créer une communauté LGBT pour les sourd·e·s ?

Pour moi, c'est important car la communauté sourde LGBT est minuscule par rapport au reste de la population. Il y a un manque énorme d'accès à l'information puisque les personnes sourdes n'écoutent pas la radio ou le journal à la télévision.

Les buts premiers sont :

- Représenter des personnes sourdes LGBT qui malgré un parcours difficile ont une situation de vie stable actuellement.
- Encourager les personnes sourdes qui ne s'assument pas encore et qui ont besoin d'un espace de parole et de rencontre.
- Renseigner et informer les personnes sourdes LGBTQI+.

En conclusion de cette interview, que penses-tu qu'il manque aujourd'hui dans notre société belge pour une meilleure présentation des personnes sourdes, des personnes LGBT ?

Par rapport à la communauté sourde, il existe aujourd'hui encore beaucoup de présupposés. Par exemple, on parle souvent de « sourd-muet ». En conséquence, beaucoup de personnes entendantes sont étonnées de m'entendre parler lorsque je les rencontre pour la première fois. Pourtant être sourd n'empêche pas d'utiliser sa voix. C'est une représentation de la population sourde encore très présente aujourd'hui.

Dans d'autres domaines, il existe surtout un manque criant d'accessibilité. Dans l'enseignement supérieur, où j'étudie maintenant, il manque d'interprètes ou d'aides spécifiques pour les personnes sourdes. Ces aménagements sont pourtant importants pour notre apprentissage.

Dans le domaine de la musique aussi les personnes sourdes sont discriminées. Avec mon implant cochléaire, j'ai la chance de pouvoir entendre. Je trouve dommage que beaucoup de personnes sourdes n'aient pas accès à cet aspect du monde. La musique a vraiment une place importante dans ma vie. Quand j'étais plus jeune, j'ai voulu apprendre le piano. Lorsque j'ai voulu m'inscrire à l'académie de musique on a refusé de m'accepter à cause de ma surdité. Pourtant, j'ai un ami sourd qui joue du violon et c'est merveilleux à entendre !

Ruth Grâce Paluku
Volontaire
chez Magma



Activiste LGBTQI+ :

Du Burundi à Virton, récit de Jean-Daniel



Jean-Daniel N'DIKUMANA est un activiste LGBTQI+ qui sillonne la Wallonie, et principalement la province du Luxembourg, à la rencontre des demandeurs d'asile qui souhaitent un accompagnement. Plus de la majorité des pays africains pénalisent encore aujourd'hui l'homosexualité. A travers son parcours, Jean-Daniel met en lumière et contextualise une réalité migratoire liée à l'orientation sexuelle.

« Sur les 582 demandes d'asile traitées en 2016 pour des questions liées à l'orientation sexuelle, 252 ont débouché sur un statut de réfugié »[1]

Bonjour Jean-Daniel, peux-tu nous dire quelques mots sur ton parcours?

Je m'appelle Jean-Daniel N'DIKUMANA. J'ai 31 ans. Je travaille pour le Centre d'Action Laïque au sein du service de la Maison Arc-en-Ciel de la province de Luxembourg avec des demandeurs d'asile homosexuels. Je suis originaire du Burundi où j'ai vécu jusqu'en 2013. Je suis arrivé en Belgique le 31 juillet 2013.

Au Burundi, j'étais également responsable d'un projet, financé par la Commission Européenne, qui défendait les droits des LGBTQI+.

Quels ont été les motifs qui t'ont fait venir en Belgique?

J'ai quitté le Burundi pour pouvoir continuer à faire mon travail de manière plus tranquille, sans avoir peur de la police, ni de la population burundaise.

Dans ton parcours migratoire quelles ont été les différentes étapes?

J'ai eu beaucoup de chance car j'ai eu rapidement mon statut de réfugié. J'ai reçu ma carte après seulement deux mois. Je suis d'abord resté quelques mois à Bruxelles où j'étais bénévole pour la Rainbowhouse de Bruxelles. Ensuite j'ai obtenu un poste au CAL de la Province du Luxembourg où je me suis installé.

En 2009, le Burundi a décidé de pénaliser l'homosexualité, comment as-tu vécu ce moment?

Effectivement, j'étais là quand cette loi est passée en avril 2009. Elle implique que lorsque tu es homosexuel·le, tu vas en prison entre 3 mois et 2 ans. Ce contexte m'a beaucoup affecté personnellement, c'est entre autres pour cette raison que j'ai décidé de demander l'asile en Belgique. J'ai vécu des persécutions par ma propre famille, qui aujourd'hui m'accepte et des agressions physiques et verbales par des voisins.

Au niveau politique, j'ai reçu des mandats d'arrêt et des ordres de quitter le territoire.

Y a t-il d'autres pays dont tu as connaissance qui pénalisent également l'homosexualité?

En Afrique, il y a 54 pays, et on dénombre 38 pays qui pénalisent l'homosexualité[2]. Donc ça fait plus ou moins 80% du continent africain.

Lorsque tu étais enfant, as-tu le souvenir que l'on parlait de l'homosexualité autour de toi?

Non, on ne parlait pas d'homosexualité. On me traitait juste de "PD".

J'ai juste un souvenir à l'époque où j'étais à l'école primaire, avec un ami on imitait les acteurs des séries que l'on voyait à la télé comme "Hélène et les garçons" ou " Premier baiser", lorsque l'enseignante nous a vus elle nous a frappés en disant que ça ne se faisait pas car ça doit être un homme avec une femme. C'est la première fois que je me souviens avoir été discriminé.

Lorsqu'on a commencé à aborder l'homosexualité, c'est lorsque les pays européens ont médiatisé le mouvement " mariage pour tous ". [3]. C'est aussi à ce moment-là que les pays africains en réaction ont mis en place des lois contre l'homosexualité.

Dans le cadre de ton travail en tant qu'accompagnateur des demandeurs d'asile, encadres-tu beaucoup de personnes qui ont des parcours similaires au tien ?

Les parcours sont plutôt similaires. On subit beaucoup de discriminations pareilles aux discriminations vécues par les occidentaux dans les années 80. On est rejeté par la famille, par l'entourage, le voisinage, dans son travail, partout en fait !

As-tu dans ton public autant d'hommes que de femmes?

Je reçois beaucoup plus d'hommes que de femmes et ce sont majoritairement des africains. L'homosexualité féminine est moins visible en Afrique, tu peux voir des femmes qui se tiennent la main sans que ça choque la population. Mon attitude, elle se remarque !

Comment vis-tu ton homosexualité en Belgique?

Je vis très bien mon homosexualité, je n'ai pas quitté mon pays pour venir ici me cacher ou cacher qui je suis. J'ai été très bien accueilli en Belgique. Par contre, avec la population africaine issue de l'immigration de la Province du Luxembourg , ça été un peu plus difficile. J'ai travaillé avec eux mon intégration, ils avaient besoin d'être informés sur ce qu'est l'homosexualité : ce qui est inné et pas acquis.

Le fait donc de parler de mon orientation sexuelle a facilité l'acceptation avec eux. Il faut donner les informations à la population vis-à-vis de l'homosexualité car beaucoup ignorent " pourquoi on est homosexuel ". Ils pensent toujours que ce sont les choses que les occidentaux ont amenées alors que c'est inné. C'est donc à nous de sensibiliser et de donner l'information au grand public et à la jeunesse.

Selon toi, comment est-il possible d'améliorer la situation pour les personnes homosexuelles en général ?

C'est d'abord à nous les activistes africains de faire de la sensibilisation, du plaidoyer et du lobbying.

Au niveau international, les Etats-Unis, l'Union Européenne, le Canada, l'Australie, etc, financent beaucoup d'activités en Afrique et ont un pouvoir d'influence sur les Etats africains.

Lors de la semaine africaine au Parlement européen, qui a eu lieu dernièrement, j'ai proposé de consacrer une journée pour faire une table ronde où se rencontrent les activistes, les militants LGBTQI+ et les présidents et ministres africains chargés des droits de l'Homme, ce qui peut permettre de visibiliser davantage le problème des discriminations en Afrique.

On ne peut pas résoudre le problème par un conflit, au contraire, on résout les problèmes par la discussion.

Stephanie Bošnjak
Chargée de projet chez Magma



Références:

[1] https://www.micmag.be/refugies-et-homosexualite-les-affinites-selectives/, consulté le 21/03/18.
[2] http://www.lalibre.be/actu/international/l-homosexualite-en-afrique-entre-peur-et-repression-52e943263570d7514c2cc88a, consulté le 21/0/18.
[3] http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2013/05/17/01016-20130517ARTFIG00666-les-grandes-dates-du-mariage-pour-tous.php, consulté le 21/03/18.

"Dieu nous aime gays !"

Chrétien et homosexuel sont deux mots régulièrement présentés comme contradictoires, voire opposés. Ma rencontre avec Marc Beumier, juriste, en couple depuis 35 ans avec un homme, et coordinateur pour Bruxelles de la communauté du Christ libérateur, une association chrétienne LGBTI, m'a fait comprendre que ces deux facettes de l'identité sont compatibles.



© Marc Beumier

Chrétien et homosexuel sont deux mots régulièrement présentés comme contradictoires, voire opposés. Ma rencontre avec Marc Beumier, juriste, en couple depuis 35 ans avec un homme, et coordinateur pour Bruxelles de la communauté du Christ libérateur, une association chrétienne LGBTI, m'a fait comprendre que ces deux facettes de l'identité sont compatibles.

Témoin de longue date

Marc, 62 ans, a toujours été conscient de son homosexualité. Fils d'une mère catholique pratiquante et d'un père athée, il a reçu une éducation chrétienne classique.

«Ma mère m'a inscrit au catéchisme jusqu'à mes 12 ans... Et puis elle m'a laissé totalement libre. »

C'est à 19 ans qu'il s'intéresse vraiment au christianisme. Pendant une année d'étude à Paris, il découvre une association de jeunes homosexuels chrétiens. En 1978, dès son retour en Belgique, il cherche dans le journal s'il existe une association du même type. Il découvre la communauté du Christ libérateur, une association créée dans les années 70, à Bruxelles par cinq étudiants. Il participe ensuite à toutes les rencontres de cette communauté qui devient une association ouverte. La CCL devient une ASBL en 2000 et compte aujourd'hui une centaine de membres effectifs ou adhérents, essentiellement des gays sans compter les sympathisants. Étant donné le nombre croissant d'adhérents et de sympathisants, elle s'est élargie à la Wallonie (Liège et Namur). Marc, quant à lui, a été élu coordinateur pour la région de Bruxelles.

Une démarche spirituelle

L'association regroupe des catholiques, des protestants et des orthodoxes. Pour participer aux rencontres, il est demandé d'être LGBTI et d'adhérer au message de l'Evangile. Les membres se rassemblent pour approfondir leur condition de LGBTI et découvrir quelle personne est Jésus pour eux.

Il y a deux types d'activités : l'animation biblique, cette année, autour du livre de l'Exode, et l'animation extérieure, durant laquelle un invité vient donner une conférence sur un thème précis. Enfin, une fois par an, ils partent en retraite dans un monastère ou une abbaye tous les groupes réunis. Ils organisent aussi la célébration œcuménique de la Gay-Pride de Bruxelles.

« Personnellement, ça m'a vraiment aidé à m'accepter. Et surtout, j'ai vu que c'est possible de vivre les deux.»

Un catholique engagé

Marc est chrétien, il est profondément touché par le message de l'Evangile. Mais comme il le dit lui-même, « *la foi doit se renouveler chaque jour* ». Il est donc accompagné par un religieux qui lui donne des orientations de vie. À côté de cela, il est engagé dans sa paroisse au sein de l'équipe pastorale. Enfin, il participe chaque mois à des temps de prière dans l'institution thérésienne, une association catholique.

Il arrive que des prêtres ou des évêques soient invités à donner des conférences auprès de la Communauté du Christ libérateur. Et dans l'équipe pastorale, à qui il a parlé de son homosexualité, cela n'a jamais posé de problème. Seule une personne, "voulant être plus catholique que le pape", selon ses propos, s'est plainte auprès du prêtre de la paroisse.

Une communauté toujours persécutée

Marc me raconte que parler de son homosexualité pouvait être vraiment risqué quand il était jeune : non seulement on risquait d'être attaqué physiquement mais on risquait de plus, de perdre son travail. Quand je lui demande s'il trouve que la situation a changé, sa réponse montre que l'intolérance a diversifié ses formes : « Les jeunes ne sont pas plus tolérants qu'avant. Et je ne parle même pas des insultes sur internet.»

Et pour cause. Selon le dernier rapport d'Unia (anciennement nommé le Centre pour l'égalité des Chances) : « *En 2016, le nombre de dossiers pour homophobie s'élevait à 104, soit une hausse de 12 % par rapport à 2015, et un bond de 30 % par rapport à 2014. Un tiers de ces agressions se déroulent dans la sphère sociale. Une autre part importante concerne des dossiers liés à des propos haineux ou discriminatoires sur les réseaux sociaux*[2]. »

Ajoutons enfin qu'il peut aussi exister un risque de discrimination sur le lieu de travail. Ça n'a pas été son cas, même s'il explique avoir mis très longtemps à le dire à ses collègues.

« Ce n'est qu'en 1995 que je me suis enfin décidé à le dire au boulot. Tous mes collègues m'ont dit la même chose : on le savait déjà. »

Même chose pour sa famille. C'est avec un grand sourire qu'il me livre une anecdote :

« Mon père s'entend mieux avec mon compagnon qu'avec ses autres gendres. »

Petite ombre au tableau, une personne ne lui parle plus depuis qu'elle a remarqué son engagement religieux... à croire que certaines personnes peuvent avoir autant d'intolérance envers les croyants que d'autres en ont envers les gays.

Se reconnaître et s'accepter comme nous sommes

« Dieu nous aime tels que nous sommes », c'est ce que je retiens de cette rencontre. Et pour pouvoir le vivre aussi sereinement que Marc, il faut d'abord s'accepter soi-même.

Si tout le monde ne se sent peut-être pas concerné par les questions de l'homosexualité, et encore moins par les questions de foi, il y a une question qui touche tout être humain : l'authenticité. Être vrai avec soi-même est le meilleur moyen d'être vrai avec les autres.



Chris Mashini
Volontaire chez Magma

Références:

[1] Voir le livre de Guy Ménard, « De Sodome à l'Exode, jalons pour une théologie de la libération gaie ».
[2] DH.be, « Toujours plus d'actes homophobes en Belgique », 19 mai 2017.

La diversité dans les médias, ça ne crève pas l'écran !



Sabri est expert dans les domaines de la représentation des jeunes, de la diversité et de l'homosexualité dans les médias belges francophones. Des centaines d'heures passées devant des écrans de télévision ont débouché sur différentes études pour le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel et pour l'Association des Journalistes Professionnels. Il nous parle des modèles de diversité proposés aux jeunes par les médias.

Des journées entières à regarder de tout et de rien à la télévision et à analyser ce qui se joue sur nos écrans. Certains en rêveraient, d'autres en feraient des cauchemars. Sabri Derinöz a accepté de relever le défi pour le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel. Bien qu'il ne soit pas l'initiateur du choix du sujet, il ne s'est pas lancé dans cette recherche par hasard. Il m'explique que son contexte familial l'a probablement conduit à s'intéresser d'un peu plus près à la diversité dans les médias.

Les yeux rivés sur les médias bruxellois et wallons

C'est dans un petit local tout au fond d'un couloir, enfermé avec sa collègue, casque audio posé sur la tête, les yeux rivés vers l'écran, que j'ai rencontré Sabri pour la première fois. À cette époque, il était conseiller temporaire auprès du CSA [1], l'autorité administrative indépendante chargée de la régulation du secteur audiovisuel de la Fédération Wallonie Bruxelles.

L'étude sur laquelle travaillait Sabri portait sur la diversité dans les médias audiovisuels de la Fédération Wallonie-Bruxelles. La question de la diversité était abordée, à l'époque, « dans son sens large, sous différents critères tels que l'origine, le genre, l'âge, la catégorie socio-professionnelle, le handicap (in)visible… » Tout ce qu'il voyait à l'écran était noté dans un tableau. « Tout » signifiait, dans le cadre de cette étude quantitative, décrire tout ce qui concernait la diversité, tels que le genre des protagonistes, leur âge, le genre de la production audiovisuelle, l'heure de diffusion et bien d'autres données encore. Pour quelqu'un qui n'est pas un amateur de TV à la base, Sabri s'est injecté une bonne dose ! Ça ne l'a pas stoppé pour autant, puisqu'il a réalisé par la suite des recherches sur la diversité dans la presse, pour l'Association des Journalistes Professionnels.

Place au qualitatif: « Quels sont les différents modèles montrés à un jeune qui regarde la TV ou écoute la radio en 2013 ? »

Suite à son étude sur la diversité dans les médias, certaines associations LGBT+[2] ont interrogé le CSA concernant le fait que les critères liés à la diversité des orientations sexuelles n'avaient pas été repris dans l'analyse quantitative des précédentes études. « C'était une question très légitime parce qu'on avait parlé d'égalité homme/femme et que la question des orientations sexuelles semblait être oubliée. » Suite à cela, « le CSA a pris le parti d'intégrer cette question, non pas par une approche quantitative, comme pour l'étude sur la diversité dans les médias, mais plutôt par une approche qualitative, et de partir sur une recherche à propos de la représentation de l'homosexualité à l'écran» . L'idée était de « prendre en compte le contexte de manière

générale, de comprendre non seulement le personnage en tant qu'homosexuel mais aussi la manière dont il interagit avec les autres ». Le contexte social apporte également de la précision à la recherche puisqu'on se trouvait en Belgique, en 2013. Depuis lors, de nouvelles séries et d'autres productions médiatiques sont nées, faisant apparaître plus de personnages LGBT+ (voir l'analyse américaine GLAAD). Grâce à l'étude du CSA, nous avons une idée de la représentation de l'homosexualité proposée aux jeunes adolescents et jeunes adultes de la Fédération Wallonie-Bruxelles puisque celle-ci consistait à analyser les programmes les plus regardés par cette tranche d'âge.

« L'idée était de voir si les programmes adressés à la jeunesse intégraient des homosexuels et de quelle façon. Car on sait que, d'une manière ou d'une autre, l'interaction sociale qu'on a entre nous est aussi influencée par l'interaction qui passe par les médias.»

Ce ne fut pas une analyse facile à réaliser. « Identifier la personne présentée à l'écran comme une personne homosexuelle est compliqué, car on ne peut considérer cet état de fait qu'à partir du moment où cela a été exprimé clairement. » Par exemple, « si on voit apparaître à l'écran le Premier Ministre et qu'il n'y a aucun commentaire ou information qui dit qu'il est homosexuel», il ne peut pas être identifié comme tel pour la recherche alors qu'il est la première personne politique belge d'ampleur à avoir fait son coming-out[3] public.

Quel bilan ?

De cette étude, il n'est pas vraiment sorti de recommandation, mais plutôt des observations nuancées. En fonction de l'année et du genre médiatique de la production audiovisuelle diffusée, il y avait de fortes différences. « Si on regardait un film des années 80, on se retrouvait avec les stéréotypes classiques (homosexuel hyper efféminé, maniéré, sans véritable lien social), qui était présent principalement pour faire rire de la différence ».

Dans les fictions plus récentes, qui ont été analysées en 2013, « on voyait pas mal d'intégration de personnages homosexuels » bien que ce n'était pas toujours fait de manière subtile et nuancée. Les séries américaines et françaises intégraient déjà très souvent au moins un personnage homosexuel ou un couple. Mais Sabri constatait que le couple était souvent très stéréotypé lui aussi, un calque d'un couple hétérosexuel. « La situation était différente des années 80 car on hyper normalisait les personnages pour qu'ils soient acceptés par le public et probablement pour faire avancer la cause à cette époque-là. »

« Bien sûr, il y a toujours un questionnement sur ce que l'on va faire des données récoltées. C'est une étude qui montre une situation donnée et il faut voir ce qu'on en fait. Existe-t-il une possibilité d'action concrète par rapport à ces données pour faire changer les mentalités ? »

Finalement, Sabri déduit de cette étude qu'en 2013 « des productions médiatiques prenaient en compte certaines nuances de l'homosexualité ». Mais, il précise qu'aujourd'hui : « la diversité dans les médias reste un combat quotidien, surtout dans les médias de masse où les représentations ont un impact assez fort sur la population qui les regarde ».

Evolution sur les écrans

Depuis 2013, bien des choses ont changé. Les séries comme « Orange is the new Black », « Sense8 » ou des films comme « Moonlight », « la Vie d'Adèle » sont apparus. Ils ont permis de porter à l'écran des personnages LGBT+ qui tiennent parfois un premier rôle ou dont le rôle ne les enferme pas dans les stéréotypes liés à leur orientation sexuelle ou identité de genre (voir dans l'étude du CSA, le stéréotype des années précédentes).

L'étude de Sabri mériterait d'être reconduite afin de voir où nous nous trouvons actuellement. Dépasserons-nous les 4.8% de LGBT+ vus sur les chaînes diffusées aux États-Unis, pourcentage le plus élevé enregistré en 2016 par le GLAAD qui analyse l'inclusion des personnes LGBTQ des États-Unis ? Ces personnages seront-ils libérés de leurs stéréotypes ? En tous les cas, j'attends avec impatience le 24 avril, date à laquelle le CSA sortira son nouveau baromètre sur la diversité. Cette étude inclura également une recherche spécifique sur la place et les représentations des femmes et des hommes dans la communication commerciale.

Jean-Camille Eglem
Volontaire chez Magma

Références:

[1] Pour ceux qui ne le savent pas, c'est grâce au CSA que la quantité de pub doit respecter une certaine durée calculée en fonction de la durée de l'émission, par exemple. C'est aussi vers cet organe que vous pouvez vous référer si vous avez une plainte ou une remarque à propos du secteur audiovisuel (voir les missions du CSA sur leur site).

[2] LGBT+ : Lesbienne, Gays, Bisexuels, Transgenre et plus pouvant également reprendre entre autres, les Queers et Intersexués.

[3] Coming-out : le terme « désigne principalement l'annonce volontaire d'une orientation sexuelle ou d'une identité de genre » (Wikipedia).

Femme, homme, LGBTQI+... On est tout simplement humain !

Etudiante à l'ULB, elle a 22 ans et est d'origine polonaise. Depuis 12 ans en Belgique, elle travaille, aime sortir et prendre du temps pour elle. Dans cette interview, elle nous raconte qu'un être humain ne peut être réduit à une initiale dans un sigle.



Comment t'identifies-tu dans les communautés LGBTQI+[1] ?

Disons que je suis quelque part entre le B[2] et le L[3]. Je ne me pose pas trop la question à vrai dire, je suis mon feeling. Beaucoup de personnes ne sont pas représentées par une lettre, ce n'est pas ça qui importe pour moi en tout cas. Le plus important, c'est d'avoir le soutien nécessaire et être en contact avec des gens qui, comme nous, veulent se battre pour avoir les mêmes droits que les autres. Ce n'est pas une question de lettre, c'est plus large que ça.

Quand as-tu pris conscience de cette identité ?

Je devais avoir 12 ans quand j'ai réalisé qu'une fille me plaisait. J'étais bien plus mature que la plupart des gens de mon âge. C'était intense, elle était un peu plus âgée que moi et m'a fait découvrir le monde LGBTQI+. On est toujours en contact aujourd'hui, je ne la remercierai jamais assez. Elle m'a montré que c'est tout à fait normal, qu'il faut s'accepter comme on est et que si ce n'est pas toujours facile, ça en vaut le coup.

Comment ton coming-out s'est-il déroulé auprès de ta famille, de tes amis et connaissances ?

Mon coming-out s'est assez bien passé. En ce qui concerne mes amis, la plupart a bien réagi. J'ai eu droit à quelques remarques déplaisantes mais ce n'était rien de grave et ce genre de personnes ont de toute façon vite disparu de ma vie. Par contre, concernant ma famille, à part ma sœur, personne n'est au courant. Ils sont homophobes et on n'est pas assez proches pour partager ce genre d'information. Si un jour je suis dans une relation sérieuse et que je compte m'investir à 100%, je n'aurai aucun souci à leur en parler.

« Je ne suis pas juste LGBTQI+, j'ai beaucoup de qualités et de défauts qui créent ma personnalité et ma manière d'être. »

Comment cela a pu influencer ta vie, tes relations sociales ?

Après ce coming-out, j'étais plus à l'aise avec moi-même et mon entourage. Je n'avais plus à « me cacher » en quelque sorte. Je pouvais parler tranquillement du fait que j'avais rencontré quelqu'un, homme ou femme, peu importe. Le point extrêmement positif est que j'ai rencontré beaucoup de personnes de la communauté LGBTQI+. Je ne sais pas si ça a un lien avec le fait que j'étais devenue plus à l'aise avec ma sexualité.

Est-ce important pour toi de faire partie d'une communauté ou d'un groupe ?

Ça fait toujours du bien de rencontrer d'autres personnes qui connaissent ta situation et qui comprennent d'éventuels problèmes et perçoivent certaines émotions. Même si les personnes hétérosexuelles sont tout aussi aimables, les personnes des communautés LGBTQI+ comprennent mieux le processus

psychologique par lequel je passe et il est plus facile d'avoir une conversation particulière avec ces personnes.

Est-ce que tu te sens parfois discriminée au sein de la communauté LGBTQI+ en tant que femme ? Si oui, comment ?

Honnêtement, je pense que le fait que je sois une femme ne change absolument rien. Par contre, dans la société, le fait d'être une femme est une autre affaire. Pas besoin de préciser toutes les injustices que toutes les femmes, LGBTQI+ ou autres, rencontrent dans leur quotidien.

Est-ce que le fait d'être LGBTQI+ a influencé tes relations avec tes amies, les femmes de ton entourage, dans la communauté polonaise en Belgique ? Est-ce que tu te sens parfois discriminée de par ton identité ?

Ce n'est pas parce que je suis une femme lesbienne et bisexuelle que je vais d'office « sauter » sur toutes les femmes que je rencontre. C'est une question de réalité et de respect de le reconnaître. Généralement, les femmes de mon entourage ne sont absolument pas influencées par ma sexualité. Et tant mieux, je ne suis pas juste LGBTQI+, j'ai beaucoup de qualités et défauts qui créent ma personnalité et ma manière d'être.

La seule chose pénible dans tout ça, et je pourrais en parler pendant des heures, ce sont les (petites) blagues. Les gens ne s'en rendent pas compte la plupart du temps, mais c'est épuisant.

En conclusion de cette interview, que penses-tu qu'il manque aujourd'hui dans notre société belge pour une meilleure représentation des femmes LGBTQI+ ?

Je trouve qu'il faudrait informer les enfants dès le plus jeune âge ou dès l'école secondaire. Leur expliquer, casser les mythes et les clichés sur les personnes LGBTQI+, leur montrer que c'est tout à fait normal et naturel.

A part à l'école secondaire, il faudrait faire un effort dans tous les domaines, on ne va pas se mentir.

Après tout, le monde serait meilleur si on arrêtait de préciser qu'une personne est LGBTQI+ ou pas, qu'elle doit faire son coming-out. Pourquoi les hétérosexuel·le·s ne doivent-il·elle·s pas le faire ?

Il faut surtout continuer à se battre pour les mêmes droits pour tou·te·s. Avant d'être femme, homme, LGBTQI+, handicapé, musulman, on est tout simplement humain.



Ruth Grâce Paluku
Volontaire
chez Magma

Références:

[1] Lesbiennes, Gays, Bisexuels, Trans, en Questionnement, Intersexes, le + englobe toutes les identités de genre et orientations sexuelles.
[2] Bisexuelle.
[3] Lesbienne.

Besoin d'appartenance à la communauté LGBTQI+ ?

Le parcours de Myriam



Bruxelles, cette ville si spéciale. Cette ville si unique où le monde entier se rencontre. Un mélange si particulier ! Chaque jour, une nouvelle culture, une nouvelle façon de penser nous montre l'abondance des richesses que nous possédons dans notre ville. Je vous invite à partir à la rencontre de Myriam. Aujourd'hui Bruxelloise, elle a grandi aux Pays-Bas et elle est d'origine belgo-algérienne. Femme de caractère, indépendante et ouverte d'esprit, j'ai eu la chance de la côtoyer sur les bancs de l'école supérieure.

Risquons-nous de faire disparaître ce mélange à force de mettre en exergue les diverses communautés et leurs différences ? Tentative de réponse au travers de cette interview avec pour sujet la question de l'appartenance à la communauté LGBTQI+. Cette interview se veut un partage, un échange.

Bonjour Myriam. Merci de m'accueillir chez toi. Pourrais-tu te présenter, nous faire part de ton parcours ?

Je m'appelle Myriam, j'ai 26 ans. J'ai grandi aux Pays-Bas et je suis venue en Belgique car j'ai la nationalité belge et je souhaitais un jour mettre les pieds dans ce pays. J'y suis venue faire mes études supérieures. Je fais actuellement mon stage pour devenir Comptable-Fiscaliste agréée. Je travaille dans un cabinet comptable mais j'ai également une société.

Comment as-tu découvert ton orientation, comment as-tu cheminé jusqu'à cette découverte ?

Je pense que je le savais au fond de moi depuis toujours. C'est-à-dire qu'à un certain âge, on commence tous à découvrir notre sexualité. Du moins, par qui on est attiré. Je sais depuis ce moment que je suis plutôt attirée par les filles.

Dès le départ, tu le savais donc… As-tu ressenti un malaise par rapport à cela lorsque tu étais plus jeune ?

En fait, c'est assez paradoxal parce que je ne comprenais pas qu'on puisse détester les homosexuels. Et à l'inverse, j'avais un problème vis-à-vis de moi-même. Lorsqu'on est petit, on nous vend « la vie parfaite » à savoir « Un mari – une femme – un enfant ». Du coup, c'était compliqué. Je l'ai mal vécu car je comprenais bien que ce schéma ne me concernait pas. Le rêve de " la petite princesse " a été brisé !

Jusqu'à l'âge de 16 ans, je l'ai mal vécu. Je ne sais pas si j'étais en dépression mais je pense que je n'en étais pas loin. J'ai consulté les psychologues de mon lycée. Malheureusement, j'ai dû tomber sur une des plus mauvaises psychologues francophones aux Pays-Bas. Cette dame était persuadée que l'homosexualité était une maladie.

De ce fait, j'ai appris à apprivoiser mon homosexualité toute seule. A cette époque, j'ai compris que les psys ne m'aideraient d'aucune manière. J'ai dû grandir plus vite que je ne l'aurais voulu…

Par la suite, comment t'es-tu construite en tant qu'être humain ? En tant que femme lesbienne ? Comment as-tu assemblé toutes les pièces du puzzle afin d'obtenir la belle mosaïque que tu es ?

Oh,… Merci mon petit ! Mon homosexualité n'a jamais été le truc le plus important de ma vie. C'est toujours resté quelque chose de secondaire. Pour moi, être lesbienne est aussi normal que d'être gauchère… Ma construction en tant que femme lesbienne s'est faite naturellement.

Si je comprends bien, tu n'as éprouvé aucune gêne vis-à-vis de l'ambiance générale de notre société qui révulse la différence ? (Racisme, Homophobie, Xénophobie,…)

D'un point de vue personnel, ce n'est évidemment pas la première chose que j'annonce. Même si maintenant mes collaborateurs le savent et qu'il n'y a aucun problème. Je dirais que la seule difficulté fut les remarques très déplacées dans la rue. C'était simplement en me baladant main dans la main avec ma copine dans un beau quartier de Bruxelles. Lorsque j'étais en couple, j'ai entendu des choses inimaginables. Pour moi, c'était vraiment compliqué de ce point de vue-là. Je me demandais : « de quel droit se permettent-ils de dire pareille chose? ».

As-tu ressenti le besoin de rejoindre un groupe LGBTQI+?

En fait, lorsque je suis arrivée à Bruxelles, je suis rentrée dans la communauté plus par envie de rencontrer des gens. Après m'être fait des amis, je n'ai pas ressenti le besoin d'y rester. De temps en temps, cela m'arrive de sortir dans un bar LGBT. Du coup, je suis à fond dans la communauté pendant une soirée et après je n'éprouve plus le besoin d'y retourner tout de suite. Tout simplement parce que je pars du principe que notre objectif n'est pas de faire bande à part au sein de la société. Et pour moi le fait d'avoir ce besoin de faire partie de la communauté, va à l'encontre de ce que je veux. A savoir, ne pas être différente des autres. Je veux un monde où par exemple, on peut se dire "cette femme est lesbienne" mais on ne pense pas que cette femme soit intrinsèquement différente des autres.

Que peut rechercher, retrouver, une personne qui fait son coming-out à travers les groupes LGBTQI ? Et toi qu'as-tu trouvé ?

Tout simplement le fait que je ne suis pas la seule à vivre cela. Finalement, j'ai compris que je n'étais pas visée personnellement mais bien la communauté dans son ensemble. Malgré tout on vit encore dans une société peu ouverte. J'avais peur que la violence verbale se transforme en violence physique. C'est surtout cela qui me faisait peur. Je connais beaucoup de personnes LGBTQI qui ont le besoin d'être dans la communauté. Dans le sens où je pense qu'elles ont beaucoup de choses à partager entre elles. Que ce soit culturel ou au niveau des discussions. Mais moi-même, je n' ai pas ressenti personnellement le besoin de me rapprocher de cette culture.

Que penses-tu des événements comme la "Pride"?

Je ne comprends pas le principe de la Pride. Dans le sens où je me dis qu'il y a des gens qui se battent pour que l'on ait les mêmes droits que les autres. Très bien, mais pourquoi si l'on veut être considéré comme les autres montrer pendant un week-end ou une journée qu'on est différent ? C'est quelque chose que je n'arrive pas à comprendre.

J'aimerais savoir quel regard tu portes sur notre société et quelles choses devraient encore évoluer ? Quel espoir portes-tu ?

Je trouve qu'en Belgique, on s'en sort pas mal. J'ai beaucoup d'affinités avec la France et je trouve que dans ce pays, il reste encore beaucoup à faire. Il n'y qu'à se souvenir des « Manif pour tous ». Je ne comprends pas les gens qui pensent que leur manière de vivre est la seule et unique voie à suivre sur terre… Il reste toujours des choses à faire en lien avec le rejet des homos. Comme pour toi qui est noir.

Lorsque les religions auront fait un pas en avant, comme le Pape François l'a fait, la tendance s'améliorera. Maintenant, on est face à l'émergence d'une nouvelle génération, la nôtre et les plus jeunes. Nous sommes plus ouverts aux différentes orientations sexuelles, elles font partie du paysage. On en parle plus qu'avant. Pour moi, on va vers un progrès, mais il faudra encore attendre pour être totalement sur un pied d'égalité avec les hétéros.

Cyril Jehenson

Volontaire chez Magma

La nature serait-elle LGBTQI+ ?

Que se passe-t-il dans la nature en termes d'homosexualité et de trans-identités? C'est sur base de cette interrogation que le spectacle de Camille Pier prend forme. Retrouvez l'interview de Camille Pier, auteur et metteur en scène du spectacle « Nature Contre Nature (tout contre) », coécrit avec la biologiste Leonor Palmeira.



Peux-tu nous raconter la naissance de Nature Contre Nature (tout contre) ?

C'est un concept et une idée qui viennent de ma co-auteur, Léonore Palmeira, qui est biologiste et qui voulait contrer cet argument de contre-naturel justement. Elle s'est dit qu'en tant que scientifique elle n'était absolument pas au courant de ce qui se passait dans la nature en termes d'homosexualité ou de trans-identité. Elle est donc partie à la recherche d'exemples.

Son inquiétude était de tomber sur deux trois cas de poissons bizarres dans une flaque quelconque en Amazonie. Mais au final elle s'est retrouvée avec énormément d'exemples.

Et c'est cela qui l'a questionnée « je suis scientifique et je ne suis même pas au courant de cela, comment cela se fait-il qu'on ne diffuse pas ce genre d'informations ? »

Je ne connaissais pas Léonore, nous nous sommes rencontrés autour de cet objectif et ça a donné lieu à un spectacle humoristique, scientifique, militant et hyper tendre. Et aussi à une belle amitié car elle et moi sommes très soudés à travers ce projet.

Ce sont deux univers, deux compétences qui se rencontrent pour faire naître quelque chose qui fait beaucoup de bien aux gens.

A elle, cela fait du bien de pouvoir donner une forme à toutes ses compétences et moi ça me fait profondément du bien de pouvoir utiliser mon art , mon humour et ma folie pour des choses qui en valent la peine.

Pourquoi avoir choisi l'humour pour parler de genres et d'orientations ?

L'idée est que quand tu utilises l'humour et la métaphore pour faire passer un message, souvent ça passe beaucoup plus facilement aux yeux et aux oreilles du grand public, que d'y aller de manière

hyper directe avec colère et revendication. Ce sont aussi des pistes qu'on emploie parfois dans nos vies et nos militances. Pour le coup, nous voulions que ce spectacle soit accessible à tous, y compris à ceux qui ne sont pas militants, qui ne sont pas informés sur le sujet.

Comment as-tu fait le parallèle avec ta propre vie ?

Ce qui est intéressant dans ce processus de création c'est mon point de vue d'acteur et de personne trans aussi. Nous avons créé le personnage de Josie et le spectacle avant ma transition. Socialement j'étais une femme, aux yeux de la société, qui incarnait un personnage de femme, très maquillée et particulièrement saugrenue.

Je suis passé par plusieurs étapes de transformation physique qui ont fait que j'étais dans l'entre-deux un certain moment et Josie a évolué avec moi. La voix aussi a évolué. Ce qui fait que maintenant Josie est vraiment devenue une dragqueen. Alors qu'à la base c'était plutôt une femme cisgenre d'un certain âge.

C'est marrant de voir que l'évolution du personnage et mon évolution personnelle ont porté aussi d'une certaine manière une part de notre propos. C'est pour cela qu'on dit Josie queer, parce qu'elle est aussi passée par plusieurs points de l'acronyme.

A qui s'adresse le spectacle ?

Il s'adresse au grand public mais aussi aux personnes concernées pour qu'elles puissent avoir plus de solidité sur le sujet.

Un dernier message à faire passer ?

Je trouve qu'on se bloque beaucoup dans la vie pour des choses qui n'en valent pas vraiment la peine. On projette beaucoup dans le regard des autres des jugements qui sont finalement des échos à notre propre tribunal intérieur.

Et ce tribunal intérieur nous l'avons fortement intégré à travers notre éducation, à travers les publicités, à travers des discours culpabilisants et contrôlants qui demandent d'agir d'une certaine manière, d'être d'une certaine manière, d'aimer d'une certaine manière.

Et tout cela fait beaucoup de mal parce que ça te ralentit dans ton processus d'épanouissement. Alors que quand on se déculpabilise avec tout ça, quand on se décomplexe avec tout ça, la vie est tellement plus douce.

Elodie Kempenaer
Volontaire
chez Magma



Activités et outils pédagogiques



Méthode pédagogique avec les jeunes

Notre objectif est de former des jeunes citoyens responsables, actifs, critiques et solidaires. Les jeunes sont au cœur de nos animations : débat, expérimentation, mises en situation, utilisation de supports variés, créativité.
Nous partons de l'expérience des jeunes, de leur ressenti ou préoccupations pour les accompagner vers la réflexion et/ou l'expression média. Dans leur création, les jeunes ont également l'occasion de proposer des pistes d'actions citoyennes et politiques.
Pour nos ateliers de journalisme collaboratif, nous avons des principes : rencontrer des jeunes témoins, s'informer auprès de divers experts, récolter différentes sources fiables et croiser celles-ci, réaliser des créations bienveillantes et percutantes.

Public

Tous les groupes de jeunes : maisons de jeunes, élèves de toutes filières, écoles de devoirs, AMO, mouvements de jeunesse, etc.

Thèmes

Les jeunes s'initient à l'expression citoyenne

Les jeunes se mettent dans la peau de journalistes citoyens : jeu de rôle d'interview, création d'une charte éditoriale, élaboration d'un magazine. On explore l'importance de l'esprit critique et de la parole citoyenne.

Racisme : comprendre et réagir

Sur base des récits d'exclusion vécus par les jeunes et via des mises en situations, les jeunes décortiquent les mécanismes qui mènent à différentes formes de racisme et de discriminations, aux niveaux individuel ou structurel. Magma propose également des animations pour déconstruire les discours conspirationnistes.

Dialogue interculturel : on se prépare !

Sur base des représentations et stéréotypes que les jeunes ont de l' « Autre », nous explorons ensemble les thèmes de l'identité, du choc culturel et de la négociation afin de construire une posture de dialogue égalitaire.

Happy Identity : les nombreuses facettes de l'identité

Au cours de cet atelier, les jeunes expriment les stéréotypes qui les visent personnellement ou ciblent d'autres jeunes. Grâce à des vidéos très variées réalisées par des jeunes, on aborde les thèmes de l'intériorisation des stéréotypes, de l'autodétermination et de l'identité multiple.

Réalisation d'autoportraits vidéo

Au cours d'un cycle d'animation de minimum 5 jours, les jeunes réalisent une vidéo autoportrait dans laquelle ils présentent plusieurs facettes de leur identité.

Equipe de journalistes citoyens

A partir de leurs réalités et d'un thème commun, les jeunes constituent un comité de rédaction et réalisent eux-mêmes des articles et des vidéos sur base de récits de vie d'autres jeunes.

Outils

- « Journalistes citoyens : à la rencontre de jeunes migrants » : jeu de rôle.
- « Happy identity » : 25 vidéos réalisées par des jeunes sur le thème de l'identité.
- Nos articles : nous possédons un ensemble très varié de témoignages de jeunes sur des thèmes de société tels que le logement, l'emploi, les relations affectives, l'immigration… toujours en lien avec la rencontre interculturelle et la mixité sociale.
- « Cris du cœur pour Molenbeek » : exposition photos et témoignages.

A propos de Magma

Avec Magma, les jeunes vivent l'interculturalité, construisent la mixité sociale et luttent contre le racisme. Nos ateliers de débats, de journalisme participatif, de réalisations vidéo ou d'écriture sont des espaces de rencontre et de dialogue entre jeunes, qu'ils soient adolescents ou jeunes adultes. Nous accompagnons les jeunes dans la déconstruction des stéréotypes et dans la production de nouveaux récits sur la jeunesse. Ces créations sont ensuite diffusées sur notre magazine en ligne www.mag-ma.org, via une newsletter, dans d'autres médias associatifs, sur les réseaux sociaux, lors d'événements « grand public » et d'animations scolaires et extrascolaires.

Fondée en 2012, notre association est reconnue « Groupement de Jeunesse », par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Site Internet : www.mag-ma.org
Facebook : facebook.com/magmaasbl/
YouTube : magma asbl

Equipe de jeunes journalistes volontaires de Magma

Daphnée Beniamino, Oumou Biguine, Amadeo Bosser, Marie De Sloover, Jean-Camille Eglem, Cyril Jehenson, Clémentine Joye, Vanessa Kabuta, Elodie Kempenaer, Alice Lima, Manon Marchand, Chris Mashini, Gloria Mukolo, Ruth Grâce Paluku.

Chargée de projet : Stéphanie Bošnjak **Coordinatrice :** Amandine Kech

Correction orthographique : Yvonne Clément

Mise en page graphique : Hannane Ahedar

Rejoins notre équipe ! On a besoin de toi !

Envie de t'exprimer ? Rejoins notre équipe de jeunes journalistes volontaires ! Tu as entre 15 et 30 ans, tu aimes écrire, filmer, photographier, animer,… ou tu veux te lancer ? Bienvenue chez Magma pour promouvoir l'interculturalité, la mixité sociale et lutter ensemble contre les discriminations !

Contacte-nous : stephanie.bosnjak@mag-ma.org ou 02/896.95.00 - 0472/82.63.68.

Animation à la demande pour groupes de jeunes

Notre objectif est de former des jeunes citoyens responsables, actifs, critiques et solidaires. Les jeunes sont au cœur de nos animations : débats, expérimentations, mises en situation, utilisation de supports variés, créativité.

Nos activités sont modulables en fonction de votre réalité : animation de 2h à 4h, atelier ou stage d'un ou plusieurs jours. Nous concevrons la formule ensemble ! Nous intervenons partout à Bruxelles et en Wallonie. Nombre minimum de participants : 6.

Contactez Amandine Kech pour plus d'informations : amandine.kech@mag-ma.org ou au 02/896.95.00.

Merci !

Ce projet a été réalisé avec le soutien de l'Association pour les Nations Unies, l'APNU, dans le cadre de l'appel à projets « 70 ans DUDH, tout un programme ! ».

Merci l'APNU !

Soutenir Magma

Pour soutenir Magma :

- Partagez nos articles sur les réseaux sociaux et dans votre entourage.
- Rejoignez notre équipe de volontaires, si vous êtes âgé·e de 15 à 30 ans.
- Faites un don à l'association : BE42 0688 9725 2754.

Merci !

Magma

Magazine Mixité Altérité

www.mag-ma.org

Tél : +32 (0)2 896 95 00

Mobile : +32 (0)472 82 63 68

208, chaussée Saint-Pierre

1040 Bruxelles

59, rue Joseph Lefèbvre

6030 Marchienne-au-Pont

Editrice responsable : Amandine Kech, Magma asbl, Chaussée Saint-Pierre, 208 à 1040 Etterbeek